



**HAL**  
open science

## Acteurs ou interacteurs ?

André-Frédéric Hoyaux

► **To cite this version:**

André-Frédéric Hoyaux. Acteurs ou interacteurs?. L'espace social : méthodes et outils, objets et éthique(s), Sep 2006, Rennes, France. pp.25-37. halshs-00331393

**HAL Id: halshs-00331393**

**<https://shs.hal.science/halshs-00331393>**

Submitted on 30 Apr 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Hoyaux André-Frédéric  
Maître de Conférences  
UMR 5185 ADES équipe TEMPOS  
Université de Bordeaux  
Maison des Suds  
Domaine Universitaire  
33607 Pessac Cedex  
[andre-frederic.hoyaux@u-bordeaux3.fr](mailto:andre-frederic.hoyaux@u-bordeaux3.fr)

La version finale est publiée dans la revue ESO Travaux & Documents n°27 de mars 2008

[http://eso.cnrs.fr/TELECHARGEMENTS/revue/ESO\\_27/3atelier\\_acteurs.pdf](http://eso.cnrs.fr/TELECHARGEMENTS/revue/ESO_27/3atelier_acteurs.pdf)

Colloque itinérant des jeunes chercheurs en géographie sociale  
**Rennes**  
**Septembre 2006**

TITRE DE LA CONTRIBUTION : *ACTEURS OU INTERACTEURS ?*

Ce texte est construit comme un cadrage théorique et méthodologique de la notion/concept d'acteur. Il se structure autour de citations provenant des différents textes des participants au colloque. Ces citations sont des points d'ancrages qui ont pour but d'exemplifier le propos sans forcément permettre aux lecteurs de contextualiser le terrain d'étude et la nature même des idées développées par chaque auteur. L'optique développée ici étant plutôt de montrer les convergences épistémologiques qui sont apparues durant les discussions en atelier. A travers la place des citations dans ce texte, les lecteurs se rendront compte que deux domaines ont été particulièrement abordé par les participants : la pertinence du concept en géographie mais surtout la pertinence de la démarche méthodologique et la portée éthique du chercheur face à son objet-sujet de recherche.

#### **Légitimité de l'acteur**

Après une phase épistémologique où l'individu est conçu par la géographie comme agi par le contexte naturel, social, économique, etc., soit de manière déterminante soit de manière conditionnelle, le tournant géographique évoqué par Jacques Lévy inscrit un tournant méthodologique d'ordre interprétatif qui met au milieu des préoccupations du géographe ce que cet individu pense, en tant qu'il serait acteur *a minima* de la situation dans laquelle il se trouve et qu'il construit seul ou collectivement ou plutôt constamment inter-individuellement.

Si être acteur correspond à cette possibilité que l'individu se donne d'aller au-delà des déterminations, des possibilités physiques, historiques, politiques, économiques, sociologiques pour construire sa propre réalité géographique notamment par le sens de ses

actions, il est intéressant de travailler sur ce sens, d'en appréhender sa légitimité, sa visibilité, sa performativité, sa significativité. Ces actions relèvent des manières d'être et de faire dans, sur et avec l'espace. Elles sont médiatisées par les discours : ceux des mises en scènes comme présentation de soi aux autres par les artifices d'extension du corps, ce « d'où je suis » visibilisé par les habits, par les gestuelles ; ceux également des mises en paroles qu'ils soient de l'ordre du récit (conçu comme fiction du passé) ou du projet (comme fiction du futur). Mais elles sont aussi médiatisées par l'ensemble des pratiques au sens large : celles des mobilités, des proxémies, de la production de bâtiments, etc.

« Tout discours est légitime pour celui qui le tient. Tous les acteurs produisent des discours de qualification (il y a ..., il faudrait ...) ou de justification (moi je suis comme ça parce que...). Chaque discours est une fiction et chaque fiction est légitime : il n'y a que ces fictions qui constituent la réalité de la société et qui permettent de la comprendre » (Lussault M., 2003, 39-42)

Ainsi, si sociologiquement on peut souscrire aux analyses d'Alain Touraine (1992) sur les distinctions qu'il opère entre individu, sujet et acteur, comme l'on peut souscrire à toutes catégorisations psychologiques (et inscrire alors l'idée de personne, de moi, de soi), toutes ces distinctions apparaissent cependant inefficaces au niveau d'une analyse géographique constructiviste. Elles apparaissent surtout discriminantes quant à celles et ceux qui possèdent de prétendues capacités d'actions, de libérations, de volonté, etc. Pour Touraine, « l'individu n'est que l'unité particulière où se mêlent la vie et la pensée, l'expérience et la conscience. [...] Le Sujet est la volonté d'un individu d'agir et d'être reconnu comme acteur. [...] L'acteur n'est pas celui qui agit conformément à la place qu'il occupe dans l'organisation sociale, mais celui qui modifie l'environnement matériel et surtout social dans lequel il est placé » (Touraine A., 1992, 242-243).

Pour autant, tous les habitants du monde, du plus pauvre au plus riche, du plus actif au plus passif, du plus simple au plus intelligent (que de catégories...), sont à la fois individu, sujet, acteur selon les modalités temporelles, les contingences de leur existence dans le monde, la nécessité qu'ils ont d'être comme tel, « typique » dans celui-ci, et la responsabilité qu'ils se donnent *toujours* envers eux-mêmes et le monde. Mais plus encore, ils le sont car il est en effet impossible de juger de cette fameuse conformité actante d'une position sociale dont parle Touraine, car toute conformité ou non-conformité à cette position n'est elle-même qu'un artefact de la situation spatiale dans laquelle toute action se déroule au regard de celui qui la regarde se dérouler.

De même, la modification qu'une action opère sur son environnement n'est pas forcément lisible dans la même temporalité, elle peut être courte comme elle peut se dérouler à retardement. En cela, la visibilité actoriale serait postposée. L'individu serait resté individu pendant des années avant de devenir acteur 20 ans ou un siècle plus tard sous prétexte que son action, enfin visibilisé, a modifié son environnement matériel et social à partir de cette période là ? En cela le chercheur est bien un inventeur puisqu'en statuant sur la date de l'émergence et la validité de cette émergence comme action sur l'environnement, c'est lui qui crée l'innovation de cette action non lisible par les individus qui pourtant l'ont fait émerger à un moment donné.

L'ensemble des sciences humaines et sociales et l'ensemble de la politique fonctionnent également sur ce principe, celui du contrôle de ce qui émerge par la mise en règles, en lois, en décrets qui font force de maîtrise de l'action ne se sachant pas encore active ! Le rôle de l'acteur devient alors celui de prendre un rôle de metteur en scène d'un scénario qui s'est écrit sans lui. Sa légitimité provient de sa mise en visibilité catégorielle d'une action en train de se dérouler.

Tout cela montre la difficulté que le chercheur a de rester le plus neutre possible par rapport à un quelconque jugement de valeurs sur le bien fondé ou le bien modifié

d'une situation. Car comme le rappelle Lahire : « L'identité du chercheur continue donc à se cristalliser autour du choix constant et non explicité d'une échelle de contexte déterminée. Tout se passe comme si, habitués à voir le monde à partir d'une distance particulière, les chercheurs ne voulaient pas brouiller, ne serait-ce qu'un temps, leur vue pour s'approcher ou s'éloigner. Et l'on peut être même un peu surpris par le fait que la simple curiosité expérimentale n'ait pas poussé jusque-là davantage de chercheurs à observer ce que deviennent leurs objets, leurs problèmes ou leurs thèmes d'étude, comment ils se transforment ou se déforment sous l'effet de la variation de la focale de l'objectif » (Lahire B., 2001, 370-371).

Pour nous plutôt, l'acteur serait cet individu dont les chercheurs et politiques peuvent estimer, mais aussi dont l'individu lui-même peut estimer, qu'il concoure pour partie au moins à la construction de sa réalité. Que cette réalité soit attachée ou non au diktat de la violence symbolique (celle de la conformation du sens donné à l'information sémiologique), de la reproduction sociale ou économique, de l'évolution des rapports entre infrastructure et superstructure (celles des mobilités comme des mobilisations), etc. Dès que l'individu appréhende réflexivement son existence, il s'attache (dans les deux sens du terme) à donner du sens aux choses et aux êtres qui l'entourent et donc à instruire le monde dans lequel il se trouve. Cette conscience d'être à l'espace et aux autres au sein d'une situation construite inscrit des moments d'action de cet individu dans le monde. Ces moments d'action traduisent l'effet des temporalités, c'est-à-dire cette disproportion des durées dans l'action. Nous pouvons en effet être acteur dans l'instant d'une situation donnée et y développer différentes tactiques spécifiques proportionnés à cette seule situation ; comme nous pouvons être acteur dans la durée, y développer des stratégies qui dépassent la temporalité d'une situation pour en agencer, en articuler les dimensions intentionnelle et destinale (ordre du projet).

### **Visibilité de l'acteur**

« L'idée d'un objet social non spatial - comme celle d'un objet spatial uniquement spatial, sans aucune substance - est, plus encore qu'une abstraction, une aporie. Cela devrait d'ailleurs pousser à renoncer à la forme adjectivale : socio-spatial, pléonastique, puisque toute la société est intrinsèquement dans et avec l'espace. Le postulat fondamental du caractère du caractère ectoplasmique des choses sociales sans leur dimension spatiale incite à réfléchir au fait que l'espace, et notamment sa part matérielle, constitue un principe de réalité sociétale. Par leurs spatialités, d'une variété infinie, les substances sociales deviennent visibles, leur existence au sein de la société se cristallise. Parler d'espace, c'est évoquer le régime de visibilité des substances sociales » (Lussault in Lévy et Lussault, 2003, 997). De même que parler d'espace, c'est évoquer le régime de visibilité des substances temporelles, car l'espace est pratiqué dans et à partir des temporalités particulières qui discrétisent nos champs et nos domaines d'actions. De même qu'il existe une organisation matérielle de l'espace qui tend à poser des visibilités d'ordre temporel soit qu'elle relève d'une sorte de cours des choses (la prétendue banalité du temps qui passe et fait son œuvre) soit qu'elle conforme des scansions temporelles par la mise en ordre mémorielle de l'espace. Des marqueurs territoriaux sont alors l'expression d'une nécessité commémorative pour tel ou tel acteur ou groupe d'acteurs.

La visibilité semble structurée par cette grande arme dialogique dont nous usons et abusons, celle de la séparation comme fonction d'unicisation (formation d'unité non séparable soit celle de l'individu ou du groupe). Séparation qui se traduit par la différenciation spatiale, la distinction sociale, la discrétisation temporelle et qui permet aux acteurs de se rendre amnésique d'une réalité devenue pour eux in-visible, donc inexistante.

Ces points de vue repositionnent clairement les logiques conceptuelles proposées par les autres sciences humaines et sociales (psychologie et sociologie) et réorganisent les autres conceptions de l'individu en géographie (agent et auteur).

-L'agent est et fait dans le Monde (= la Terre), il subit les conditions de cet espace, il est dans le rapport d'imposition, de causalité unidirectionnelle. Il est placé dans. Il devient un sujet-objet objectivable. La sociologie qui travaille à partir de questionnaires d'enquêtes en confrontant variables de structures (sexes, âges, CSP) et variables de significations ou de qualités à propos d'un thème cherche à trouver ainsi des structures de comportements types ré-applicables dans toutes situations.

-L'auteur est et fait monde (= bulle existentielle qu'il s'invente constamment) tant sur le plan de sa subjectivité propre que de la construction de l'objectivité qu'il fait de sa réalité. « Il met en acte », il a une intentionnalité, il se constitue par sa réflexivité, sa corporéité, sa chair, il écrit le scénario de son existence. Il est mû par des forces qui relèvent de la *poïesis*, d'une Création insondable. Il est un sujet-sujet subjectivé.

-L'acteur est et fait avec le monde, « il agit », il a des intentions, il a des réflexions (stratégiques notamment), il se construit par son activité, sa corporalité, son corps. Il est disposé avec un espace, parmi d'autres acteurs, au sein de temporalités. Il est en interférence cognitive permanente tant dans la construction de l'objectivation et de la subjectivation du monde. En cela, l'acteur quel qu'il soit structure sa réalité à la fois de manière interobjective et intersubjective. Interobjective quand il essaie de donner du sens à la réalité des choses à partir de concepts et de catégories qu'il définit « à distance » par la conformation à un savoir qui se veut et se dit savant ; intersubjective lorsqu'il construit au sein d'un groupe l'attitude normale qu'il doit avoir au niveau des interactions de sens, que cela soit à travers ses façons d'être, de dire et de faire. En ce sens s'il y a une objectivité et une subjectivité de l'acteur et des choses qui l'entourent, elles se traduisent à travers la méthode des variations et des compilations des interobjectivités d'une part ; des intersubjectivités d'autre part. Ainsi, la subjectivité de l'acteur ne recouvre pas une subjectivité venant d'une intériorité insondable mais de la combinaison des diverses intersubjectivités qui traversent l'acteur par sa participation à différents groupes dont il est membre (famille, travail, loisir, etc.).

On rejoint en cela l'hypothèse d'une pluralité de niveaux d'objectivation (Lahire B., 2001) : partant d'une objectivité totale à une subjectivité totale en passant par les médiums interprétatifs et constructivistes (Watzlawick P., [1981] 1988) que seraient l'interobjectivité et l'intersubjectivité. Objectivité et subjectivité totale ne pouvant se concevoir que dans une posture a-situationniste, c'est-à-dire qui ferait fi de l'implantation de tout chercheur dans une situation sociale, spatiale et temporelle donnée, un chercheur-machine ou un chercheur-auteur de sa propre vie, se vivant tous deux d'eux-mêmes, deux entités proches des dieux que notre société a inventé depuis des millénaires, ceux de la naturalité de la nature et de la culture (Larrère C. et Larrère R., 1997)

Penser l'acteur amène donc à réfléchir la réalité géographique à travers les paradigmes interactionnistes dont nous en résumons la portée suite aux discussions de l'atelier.

### **Les paradigmes interactionnistes autour de la question de l'acteur**

Cette partie est construite autour des conceptions proposées par le courant de l'interactionnisme symbolique d'Herbert Blumer (1969) et Erving Goffman ([1971] 1973), de l'ethnométhodologie de Harold Garfinkel([1967] 1984), et de la phénoménologie sociale d'Alfred Schütz([1940-1954/1971-1975] 1987), Peter Berger et Thomas Luckmann ([1966] 1996), celle des hommes à la fois en action, en situation (qui construisent une réalité à partir d'un contexte territorial – acteur et espace– construit et visible) et en position (qui construisent une réalité typique en fonction du sens commun, de l'attitude naturelle

intersubjectivement partagée par les interlocuteurs), c'est-à-dire en relation avec un monde social, spatial et temporel.

L'utilité pour nous, si nous nous plaçons d'un point de vue géographique, est d'étendre cette interactionnisme au champ du spatial, du spatial en tant que point de relation avec l'individu qui lui donne sens, mais aussi en tant que ressource de médiation entre les acteurs pour se donner sens dans leur vis-à-vis individuel ou collectif. L'ensemble des mises en scènes et en récits construits avec et autour de l'espace ; des pratiques de déplacements dans l'espace (stratégie de rapprochement et d'évitement, routines dans la mobilité et les lieux parcourus, etc., pour certains choix des moyens de déplacements et des métriques qui en découlent) ; d'artificialisation de l'espace ou plutôt d'artefactualisation en portion de territoires (si l'on regarde l'ensemble des artifices comme des marqueurs symboliques : maisons « traditionnelles » ou d'architectes, jardins japonais ou zen, tombes et stèles des cimetières figurant la montagne ou l'activité supposé représenter l'identité du défunt : cycliste, pêcheur, chasseur, militaire, etc.) en sont des exemples d'exposition pour l'Autre (l'*alter ego* – cet autre moi-même, ce membre dont je partage un lien fusse-t-il minimal d'identité – ou l'*alter alter* – cet autre différent mais qui ne m'indiffère pas... le reste des vivants n'existant pas puisqu'ils me sont totalement indifférents).

En effet, sans cette extension à l'espace, l'analyse globale qu'ils effectuent postule encore trop clairement le primat du social à la fois en tant que donnée et en tant que relation.

*En tant que donnée* parce que ces chercheurs réduisent l'analyse des rapports de l'homme au monde environnant à sa dimension de rapport social et non dans la triple dimension territoriale du rapport social mais aussi des rapports spatiaux et temporeux. Car si pour ces chercheurs, « le monde de la vie quotidienne est structuré à la fois dans l'espace et dans le temps », ils ajoutent que « la structure spatiale est très périphérique » et qu'« il suffit d'indiquer qu'elle possède également une dimension sociale en vertu du fait que ma zone de manipulation interfère avec celle des autres » (Berger P. et Luckmann T., [1966] 1996, 41). Le spatial n'aurait donc pas vocation à être une condition d'expression et de structuration autonome dans l'interaction de l'homme à l'espace. Ce ne serait qu'un entremetteur du lien social. Mais on pourrait à l'inverse relever que c'est grâce à ce « avec l'espace » que le lien social peut se construire. Des éléments de l'espace, des pratiques dans l'espace, apportent les référents d'identification et de distinction nécessaires à la construction des liens sociaux. Sans cette matérialité, cette praticité, point d'élément de comparaison, de confrontation, d'interaction.

*En tant que relation*, car la réalité semble n'être construite que socialement (Berger P. et Luckmann T., [1966] 1996, 7) via l'intersubjectivité qui fait que le monde de la vie est essentiellement un monde de sens commun. Certes, l'individu entre en relation avec un monde de sens commun, mais il ne peut se réduire à l'analyse des représentations qu'il a d'un seul monde commun. En réalité, l'acteur est le creuset d'une multitude de sens communs, d'intersubjectivités traduites à l'aune des multiples groupes dans lequel il se trouve et c'est en cela qu'il est singulier, qu'il fonde sa subjectivité. Cette subjectivité n'est donc pas seulement l'expression d'une intériorité insondable, pré-consciente, ontologiquement non située. Elle est plutôt l'expression perpétuellement reconstruite de ces traductions multiples et variées qu'il doit effectuer quand il se confronte à l'altérité. A l'intersubjectivité monolithique des communautés autarciques (avec toutes les limites de cette caricature) vient se substituer l'unicité subjective de multiples intersubjectivités qui s'expriment par la compilation (en interne, dans notre cerveau) de relations externes devenues multiples et multiscalaires (dans la société).

Lors de nos échanges, de nouveaux paradigmes d'appréhension de la réalité géographique sont bien apparus. Ils se réfèrent assez clairement aux paradigmes micro-

situationnistes très proches de l'interactionnisme, et portés par un allant de soi constructiviste contemporain éminemment contextuel, c'est-à-dire macro-situé.

Pour en synthétiser les tenants, je me propose de partir du point de vue énoncé par le livre de David Le Breton (2004, 46-47) et d'en étendre le champ d'analyse à l'espace.

⇒ *L'individu est un acteur interagissant avec le monde social, spatial et temporel.*

#### 1<sup>er</sup> paradigme : L'interaction

Elle peut se dérouler en face à face singulier (réciprocité), en face d'une pluralité, d'un collectif, de collectif à collectif (mutualité) avec l'altérité spatiale, sociale et temporelle. Elle peut-être focalisées (co-présence active) ou non focalisées (co-présence passive)

Ces préoccupations relèvent du processus de typification éclairé par Schütz, processus qui projette comme préalable à toute interaction langagière un ensemble de visibilité discursive non langagière : l'habit, la tenue du corps dans l'espace, le regard, etc. que chaque acteur appréhende et qu'il lui permet de donner cohérence à une impression sur la situation et la position du ou des acteurs face à lui.

⇒ *Il n'est pas un agent passif subissant les structures de ce monde social, spatial et temporel ne fût-ce que parce qu'il construit à minima son univers de sens non à partir d'attributs internes (inconscient) ou d'impositions externes mais à travers une activité délibérée de donation de sens*

#### 2<sup>ème</sup> paradigme : La construction

Elle s'effectue par divers langages plus ou moins explicites - l'énonciation, la corporalité avec l'espace-territoire (en tant qu'action qui se déroule dans ce qui relèverait du contexte dans lequel notre corps physique se trouve), la corporité avec l'espace-réseau (en tant qu'action qui se déroule avec ce qui relèverait d'un contexte dans lequel notre corps physique ne se trouve pas), l'acte artistique, le mouvement...

Cette construction qu'elle soit d'ordre conceptuel ou plutôt territorial est une forme de configuration de sens qui tend à permettre pour l'acteur l'interprétation-justification de l'ensemble des phénomènes en tant qu'extériorité ou intériorité, de mettre des mots sur l'ordinaire et l'extra-ordinaire, de donner un minimum de cohérence aux choses et événements même dans la négativité de cette cohérence.

⇒ *Il n'est pas un agent interchangeable au sens des conceptions structuralistes ou fonctionnalistes, car il valorise les ressources de sens dont il dispose notamment grâce à sa capacité d'interprétation qui lui permet de jouer avec les normes et les règles (même si elles restent des fils directeurs, elles ne sont plus des conditionnements rigides)*

#### 3<sup>ème</sup> paradigme : L'interprétation

Elle permet d'éclairer, sous couvert de l'intelligibilité des conditions dans lequel l'individu se trouve, les façons de faire et d'être des individus, elle permet alors d'agencer des typologies d'acteurs et d'actions

Cet éclairage permet de cerner au mieux les actions territoriales de l'acteur qui seraient ni tout à fait déterminées (conception de l'agent) ni tout à fait libres (conception de l'auteur), mais plutôt le point d'inflexion de différents niveaux d'activités passives et actives, ou en tout cas vécues ou mieux exprimées, décrites, justifiées comme telles par

l'acteur lui-même (ordre de la réflexivité et de l'accountability des ethnométhodologues) ou par celles et ceux qui lui font face.

⇒ *L'acteur n'est plus une marionnette d'un système social, spatial et temporel dont il ne possède nulle conscience, il est doté d'une capacité réflexive, qualificatrice, justificatrice, il peut décrire et analyser ces actions.*

#### 4<sup>ème</sup> paradigme : la compréhension

Elle permet d'éviter la chosification des explications scientifiques données à des discours tenus par les individus, d'aller au-delà des typologies qui ont une fonction taxonomique pour retrouver la complexité sémantique inhérente à chaque habitant

La compréhension relève de l'idée que l'interprétation des discours d'un acteur qui serait fournie dans un cadre herméneutique non significatif par cet acteur lui-même n'a pas de sens. La métaphore de l'acteur-artiste appliquée au chercheur relève de l'idée qu'il serait capable de traduire mieux que l'acteur habitant lui-même ses maux en mots, qu'il pourrait en cela éclairer le scénario de la vie de cet acteur habitant, de visibiliser (en gardant l'idée métaphorique) l'écriture en train de se faire par les actes inconscients de ce dernier.

Cela amène à réfléchir aux dangers de la conformation de l'individu à l'interprétation de ses manières d'être, de faire et de dire par l'acteur-chercheur. Celles-ci amènent inmanquablement, et c'est en cela le fondement même de l'interaction, à déformer les parties en présence. Encore faut-il que le chercheur se déforme autant que l'habitant. Et qu'au-delà, le chercheur n'invente pas une interprétation sur ce dernier à partir d'auto-références sans sujet (Barel Y., 1984, 216-222) qui n'ont pour vocation que de justifier la pensée du chercheur avant même qu'il n'ait mis en place sa recherche ou mieux son terrain. L'obligation faite aux chercheurs de produire plus des projets scientifiques en moins de temps pour les réaliser concoure malheureusement à ce principe.

En fait, le chercheur doit se positionner comme médiateur de ces 4 paradigmes : interaction, construction, interprétation, compréhension, il essaie de voir les logiques des acteurs en mouvement (pas celle uniquement de la mobilité, mais aussi celle des idées, des matérialités, etc. : celui du monde *mundus* qui est étymologiquement le mouvement), il est médiateur car il construit à la fois sa propre démarche à partir de ces 4 paradigmes et il analyse les acteurs selon ces 4 démarches.

#### Les niveaux d'objectivation des réalités géographiques construites par l'acteur

Le scientifique a le devoir de mettre en place, en perspective et en visibilité sa démarche méthodologique car c'est elle qui annonce le niveau d'objectivation qu'il choisit et sa place épistémique au sein de sa discipline mais aussi au sein de la communauté d'expression des acteurs : habitants, politiques, scientifiques, etc. Quelle position a-t-on quand on parle et quel poids cette parole prend au regard de ceux qui l'écoute. En fin de compte ont-ils les armes pour réaliser la critique de ce qui est énoncé, de ce qui est dénoncé.

Et puisque l'interaction du chercheur ne se fait pas seulement avec son objet de recherche mais aussi avec le contexte socio-spatial dans et avec lequel il travaille qui informe et conforme ses manières d'être, de faire et de penser, il doit éclairer à la fois ces attendus idéologiques qui délimitent ses hypothèses de recherches, ses postulats potentiels d'explication, ses finalités théoriques et conceptuelles, mais aussi l'ensemble de sa démarche qui tend à valider de la donnée et *sui generis* sa portée interprétative. En cela, il nous faut repousser les croyances du réalisme naïf : « Croyance d'une part dans les pouvoirs de la méthode scientifique à dire la vérité telle qu'elle est ; croyance d'autre

part dans l'idée que les objets tels qu'ils nous apparaissent sont des donnés qui existent dans l'absolu » (Debarbieux B., 2004, 12).

En effet, loin de croire que le chercheur puisse s'extirper de sa glaise d'affectivité, de points de vue, d'idées pré-conçues, et de pouvoir ainsi être ce marbre de neutralité objective, il est bien plus utile qu'il éclaire justement l'ensemble de ces attendus prétendument externes à ces dispositions d'interprétation des faits. En cela, le chercheur construit alors ce que Weber nomme sa « neutralité axiologique », concept majeur des sciences, et notamment des sciences actoriales (Weber M., 1922 [1992], 365-433).

L'acteur-chercheur doit ainsi visibiliser ses postulats, ses *a priori*, en quelque sorte son cercle herméneutique qui lui permet autant d'interpréter que de juger. Il se doit d'éclairer en fait la construction idéologique qu'il se fait du monde et qu'il produit au sein de ce monde. Son *application* à travailler sur l'espace n'est en effet qu'une *implication* à traiter avec l'espace et les acteurs qui s'y trouvent ou s'en préoccupent. Il n'est donc pas inexistant à cet espace qu'il a pris pour sujet de recherche.

Dès lors, ce niveau d'objectivation n'est plus indépendant des degrés de compréhension et d'interprétation qu'il délimite. De quoi parle-t-on mais surtout d'où, pour quoi et pour qui parle-t-on ?

En cela, « Le monde n'existe qu'à travers les interprétations que les hommes en font, il n'est pas donné en soi. Le pragmatisme est une méthode d'accès à une conscience opérante du monde chez les individus. La théorie est un mode d'orientation pour l'action, elle soulève la question de ses mobiles, de ses mises en œuvre, de son contenu, de son éthique. Toute connaissance est relative à soi, empirique, mais elle se concilie avec le comportement des autres. La seule objectivité pensable traduit simplement la convergence provisoire des points de vue » (Le Breton D., 2004, 11)

Dès lors, si c'est le cheminement méthodologique qui détermine peu ou prou la façon d'interpréter les acteurs et leurs actions, il est nécessaire pour le chercheur de préparer et puis d'éclairer les techniques et les méthodes utilisées pour aller chercher de la donnée brute (discours, images), construire de l'information (typologie, tableau, catégorie), proposer une interprétation.

Les problèmes méthodologiques d'appréhension des niveaux de significations de l'acteur relèvent alors de la difficulté de choisir et d'aller sur le terrain car c'est à chaque fois prendre un risque par rapport à la complexité de cet homme pluriel vivant dans un monde hybride :

- comment on va aller chercher la donnée
- comment on va visibiliser les conditions du terrain choisi
- comment on va réussir à se légitimer par rapport aux acteurs qui vont nous offrir de la donnée (technique de l'évitement du discours par la substitution de la matérialité : image, artefact)
- comment on va capter la bonne donnée (la plus pertinente)
- comment on va réussir à les interpréter sans mettre à mal la pensée de ceux qui nous ont offert cette donnée,
- comment on va réussir à faire pour proposer que cette donnée puisse être pensée par l'acteur

Ces questionnements sont essentiels car ils délimitent à la fois l'étendue de validité (ordre quantitatif) et de pertinence (ordre qualitatif) de toute réalité construite par l'acteur-chercheur. Sachant que ce dernier possède une position d'autorité et donc un pouvoir d'authentification d'une prétendue vérité et au-delà d'un pouvoir de légitimation

voire de « naturalisation » de cette réalité ainsi visibilisé socialement, l'ensemble de la démarche doit être le mieux éclairé possible.

### Bibliographie sommaire

Barel Yves, 1984, *La société du vide*, Paris, Éditions du Seuil.

Berger Peter et Luckmann Thomas, [1966] 1996, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Masson/Armand Colin

Blumer Herbert, 1969, *Symbolic interactionism : Perspective and method*, Princeton, New York, Englewood Cliffs, Prentice Hall.

Céfaï Daniel (dir.), 2003, *L'enquête de terrain*, Paris, Éditions la Découverte - MAUSS, coll. « Recherches ».

Debarbieux Bernard, 2004, « Présentation générale. De l'objet spatial à l'effet géographique », in Debarbieux et Fourny (dir.), *L'effet géographique. Construction sociale, appréhension cognitive et configuration matérielle des objets géographiques*, Grenoble, CNRS - Maison des Sciences de l'Homme-Alpes, 11-33.

De Fornel Michel, Ogien Albert et Quéré Louis (dir.), 2001, *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris, Éditions La Découverte - Syros, coll. « Recherches ».

Garfinkel Harold, [1967] 1984, *Studies in Ethnomethodology*, Cambridge, Polity Press.

Goffman Erving ([1971] 1973) *La mise en scène de la vie quotidienne tome 2 : Les relations en public*, Paris, Les Editions de Minuit, coll. « Le sens commun ».

Lahire Bernard, 2001, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Hachettes Littératures - Armand Colin/Nathan, coll. « Pluriel Sociologie ».

Lahire Bernard, [2004] 2006, *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Poche Sciences humaines et sociales » n° 230.

Larrère Catherine et Larrère Raphaël, 1997, *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*, Paris, Aubier, coll. « Alto ».

Le Breton David, 2004, *L'interactionnisme symbolique*, Paris, PUF, coll. « Quadrige Série Manuels ».

Lussault Michel, 2003, « Acteur », in Lévy et Lussault, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.

Schütz Alfred ([1940-1954/1971-1975] 1987), *Le chercheur et le quotidien : Phénoménologie des sciences sociales*, Paris, Librairie des Méridiens - Klincksieck et Cie, coll. « Sociétés ».

Touraine Alain, 1992, *Critique de la modernité*, Paris, Librairie Arthème Fayard.

Watzlawick Paul, [1981] 1988, *L'invention de la réalité. Contributions au constructivisme*, Paris, Éditions du Seuil.

Weber Max, [1922] 1992, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon-Pocket, coll. « Agora » n° 116.